

# LE PÈRE PEINARD



## Réflexes

HEBDOMADAIRES  
d'un

## GNIAFF

ABONNEMENTS  
FRANCE

Un An.... 6 fr.  
Six Mois... 3 fr.  
Trois Mois. 1 fr. 50

BUREAUX : 4<sup>bis</sup>, rue d'Orsel, Paris  
OUVERT DE 9 HEURES DU MATIN A 6 HEURES DU SOIR  
Adresser toutes les Correspondances à l'Administrateur

ABONNEMENTS  
EXTÉRIEUR

Un An..... 8 fr.  
Six Mois..... 4 fr.  
Trois Mois... 2 fr.

## LES GRANDES POSTICHES De CONSTANS et de DUPUY

Tannage de Contre-Coups à Vienne et Saint-Nazaire

## CHOUETTES! LES CONSCRITS DE NOUZON



### DÉLUGE DE POSTICHES

Ouh là là, mince d'inondation !

Voici que tous les barbons de la Politique se foutent à lâcher la bonde de leur égout à paroles.

Dame, la saison de la foire électorale est proche. Y a pas de temps à perdre pour les jean-foutre : s'agit de tâter le terrain, de dresser ses batteries, afin de ne pas rester le cul par terre.

Pendant les quatre ans qui viennent de défilier, les bouffe-galette ne se sont guère faits de cheveux : les vingt-cinq balles journalières tombaient régulièrement, et les chèques s'amenaient d'eux-mêmes.

Y a bien eu un moment de tremblotte : quand on craignait que toutes les voleries du Panama ne se découvrirent...

Mais, baste ! On a réussi à étouffer l'affaire, y a plus de pet : toute la clique est rassurée.

Aussi, si ce n'était la perspective des élections, les charognards ne se feraient pas de bile : ils se la couleraient douce, comme sur du velours.

Les élections ! C'est ça qui les tarabuste, nom de dieu.

Rien que l'idée qu'un concurrent pourrait leur damer le pion, les fout dans tous les états.

Aussi, ils se patinent ferme, pour annoncer aux populations qu'ils sont des bougres épolants : De l'honnêteté ? Ils en ont à revendre... Du dévouement au populo ? Ils en sont farcis.... Pour finir, ils déclarent que s'ils mendigotent un fauteuil de député, c'est pas qu'ils en aient envie, ils préféreraient rester couchés, — mais y a pas plan qu'ils refusent, on les y force !

C'est toujours à la fin d'un bon gueuleton, entre la poire et le fromage, que ces postiches se débitent. A ce moment, le bouffe-galette est un peu poivre, — ça

lui donne davantage d'apiomb pour débiter ses menteries.

De tous les dégueulages qui ont été débités les plus écornifistibulissants sont ceux de Dupuy et de Constans.

C'est à Toulouse que ça s'est passé.

Dupuy est un auverpin du Puy, qui a commencé par être pion dans un collège et qui continue, — il est ministre, ce qui équivaut à pion.

Et, nom de dieu, il est pion jusqu'aux doigts de pieds ! Il croit que le populo est une bande de grands gosses qu'on mène à la baguette, avec des pensums et des retenues, — autrement dit, avec de l'amende et de la prison.

Il se blouse, le couillon !

De sa postiche, je ne rappellerai que trois palabres. Jactant sur le socialisme, il a dit en argot de collège : « J'enferme le socialisme dans un dilemme ! »

Un dilemme ? — C'est-y fourchu ou cornu ? Ça a-t-il du poil ou des plumes ? C'est-y un tiroir, un violon ou une boîte à malices ?

Que ça soit ce que ça voudra, je m'en fous, nom de dieu !



Tout ce que je sais, mon cochon de Dupuy, c'est que tu peux enfermer le socialisme où tu voudras, — c'est encore lui qui te fera le poil.

D'ailleurs, fouchtra, t'as rien inventé ! T'as fait que retaper la trouducuterie de Gambetta, quand, tout comme toi, un jour qu'il avait liché jusqu'à plus soif avec une bande de bourgeois, il dégueula : « Y a pas de Question Sociale ! »

Va, pauvre auverpin, ne fais pas tant d'épates : t'es pas à la hauteur. Puis, y a une chose qui te perdra, t'es têtue comme un âne, — tu sais, les bourriquets, chez toi on les appelle « des ministres ».

Tu as tort d'avoir la caboche si dure. Tu devrais te montrer d'autant plus coulant qu'on prétend que tu es un radigaleux. Or, il y a belle lurette que j'ai seriné, pour la première fois, que quand les radicaux tiendront la queue de la poêle, ils seront aussi salauds que les réacs et les opportunistes.

Tu es en train de me donner raison.

C'est pas malin de ta part, nom d'une pipe !

\* \*

Constans se pose en concurrent de Dupuy, — et même il fait plus : il guigne la chaise percée de Sa Jean Fourrière Carnot.

Constans, est un animal que chacun connaît : il a à son actif une abominable trifouillée de crapuleries, — et la pire de toutes, le massacre de Fourmies.

Mais, foutre, il a un aplomb de cheval et ne se laisse démonter par rien.

Depuis qu'il n'est plus ministre, des niguedouilles le croyaient enfoui à perpète dans un égout, — et voici qu'il sort de son trou, plus crâne que jamais.

Le Panama lui a fait du bien : ça salissait les autres et ça le blanchissait. En effet, il a été prouvé que tous les bouffegalette y ont mis un doigt, — lui pas ! Oh, turellement, c'est pas qu'il ait craché sur le morceau ; seulement, y avait une raison mâchoire. Au moment des chèques du Panama, Constans était en Cochinchine : il se rattrapait en soulevant la ceinture de Norodom.

Il faisait sa pelotte là-bas ! Et sa femme, une maîtresse femme, nom de dieu ! l'aidait bougrement. Les marsouins avaient l'habitude de dire qu'elle aurait débraqueté tous les chinois de la terre, pour voir s'ils n'avaient pas de diamants aux doigts.

C'est à Toulouse, que pour faire la pige à Dupuy, Constans a débité sa postiche, toujours à la fin d'un gueuleton.

Oh, le charognard n'a pas pris des grands airs de pontife ; il est trop fine mouche pour ça ! Il s'est fait bon enfant et a passé la main dans le dos à tous les jean-foutre de la haute.

« Voyons, qu'il a dégoisé, on a tort de se chamailler entre réacs et républicains. Au lieu de chercher à tirer la couverture chacun de son côté, laissez-moi la prendre, je ferai la part de tous. Qu'éque nous voulons, les uns et les autres ? Jouir en paix de la belle galette roustie au populo ; si on palpe des chèques, on aime chèque à gogo. Pour ça, quoi qu'il faut ? Un gou-

vernement à poigne. Si la gouvernance foire dans ses bottes, bernique ! Y a plus mèche de la mener joyeuse, y a plus de propriété !

« Faites l'appel, y a pas de type plus mariole que bibi. Avec moi, tout le monde vivra en paix : y a pas jusqu'aux rati-chons que je protégerai, car il faut de la religion pour le populo. »

Et Constans a débagouliné sur ce ton, pendant trois heures et demie !

Il n'a même pas oublié le populo !

Comme solution de la Question Sociale il nous promet des rentes pour dans 25 ans.

C'est peut-être un tantinet long à venir ? Le salaud en a convenu, et il a trouvé le joint pour nous faire prendre patience.

Voici : il est d'avis que dans chaque commune on dégotte un vieux birbe, à qui on fera une rente de quinze à vingt sous par jour. Son seul turbin sera de balader dans tout le patelin une pancarte où il y aura écrit : « Je suis rentier du gouvernement ! Grâce à Constans le Massacreur, d'ici 25 ans, tous les prolos seront logés à même enseigne que moi ! »

Constans est convaincu que le remède est excellent et qu'à reluquer la pancarte tous les bons bougres perdront illico l'envie de tancer la peau des richards et des gouvernants.

Où prendra-t-il la galette pour entretenir ses rentiers à pancarte ? Constans ne le dit pas, mais évidemment, c'est pas dans sa poche qu'il fouillera, — c'est dans la nôtre !

\* \*

Tous ces marlous politicards tirent leurs plans en famille, — entre bourgeois, — sans plus guère s'occuper du populo que d'une vesse de loup.

Se figurent-ils que les bons bougres vont couper jusqu'à plus soif dans leurs bateaux ?

Qu'on va continuer, primo, à leur faire la courte échelle pour décrocher la timballe, — deuxième, qu'on a le cœur à s'esquinter le troufignon pour les gaver d'impôts ?

Foutre de nom de dieu, on commence à ruminer ! C'est vrai que nous sommes encore rudement pochetées, mais enfin, à force d'être échaudés, on finit tout de même par se décrasser les boyaux de la tête.

Y a des zigues à la redresse qui voient clair dans les trucs politiques. C'est vrai qu'ils ne sont pas encore une foulitude, mais craignez rien, mes cochons ! Ils font des petits.

Savez-vous ce que pensent ces gas-là ?

Ils ont l'aplomb de dire que tous les candidats, qu'ils soient réacs ou socialos, ne valent pas une crotte de chien : ils les foutent tous dans le même sac et ne veulent voter ni pour les uns ni pour les autres.

La conséquence, vous la voyez d'ici : le populo refusant son assentiment pour se laisser plumer, c'est la gouvernance tombant d'elle-même en capitolade.

Seulement, tas de jean-foutre, j'ai pas besoin de vous dire que les zigues d'attaque n'attendent pas d'être la grosse majorité pour vous couper la chique pacifiquement.

Dès qu'ils se sentiront les reins assez solides pour vous foutre cul par dessus tête, ils le feront dare dare !

Comme ils ne feront que culbuter les grosses légumes, dégraisser les richards, envoyer paître les patrons, muscler les rati-chons, y a pas de pet que les pauvres niguedouilles qui n'auront pas eu le temps de se désabrutir y foutent de l'opposition.

Ça ne les touchera pas !

Ils n'ont rien à perdre au coup de chien, mais, par exemple, rudement à gagner !

## Mince de Révision !

Ah, mille petites marmites, si dans tous les patelins y avait des zigues à la redresse, kif-kif ceux de Nouzon, la garce de Société bourgeoise n'aurait pas huit jours à vivre.

On pourrait vendre sa peau à l'équarisseur du coin, sans craindre de faire faux-bond et de ne pas pouvoir livrer cette sale marchandise.

Pour preuve, les camaros, que je vous jaspine le chouette raffut des conscrits quand ils ont passé leur conseil de révision à Charleville.

C'est pas vieillot, c'est de samedi :

Vous n'êtes pas sans savoir que dans la circonstance, la grosse légume qui fait le jacque à la présidence, demande à chaque conscrit qui défile à poil devant sa hure : « Avez-vous des réclamations à faire ? »

Ceux qui sont tourtes bafouillent. Ce qu'ils jabotent est tellement foireux que ça semble sortir de leurs fesses, plutôt que de leur bec.

Par contre, les bons fieux ne s'épatent pas : ils dégoisent dare-dare ce qu'ils ont dans le ventre.

Or donc, quand les conscrits de Nouzon ont défilé, y a pas eu d'épais d'andouilles. Même ceux qui ne disaient trop rien, prouvaient par leur attitude qu'ils ont plein le dos du militarisme.

A la fameuse question du président, voilà un fiston qui s'écrie : « Je demande la l'abolition des armées ! »

Ça n'a pas été fini, nom de dieu ! En voilà un autre qui s'amène : « Moi, c'est l'abolition des frontières, que je réclame ! »

Le président en était vert pomme pas mûre « C'est pas des réclamations sérieuses, » qu'il se fout à baver.

— Ce sont nos idées, et nous les maintenons ! » rebiffent carrément les jeunes bougres.

Turellement, illico on les déclare bons pour le service :

— On vous dressera à la caserne ! que rognent les galonnards.

— La caserne ? Nous y ferons de la propagande ! rebiffent les gas, sans s'épater.

Du coup, les grosses légumes en ont bavé des bayonnettes.

Et ça n'a pas été fini comme ça, foutre non ! En entrant dans la salle des hommes nus, voilà un copain qui s'esclaffe :

— Oh là là, qué déluge ! En voilà de la chair à canon !

Un cogne lui tombe subito sur le poil, et d'un air rogomme le fout au défi de répéter son boniment. Sans s'émotionner le zigue se fiche à crier à pleins poumons :

— Parfaitement ! En voilà de la chair à canon, de la chair à mitraille.

— Scrogneugnieu, je vous fous un procès, a-t-on jamais vu !... que ronchonnait le charpentier à Carnot.

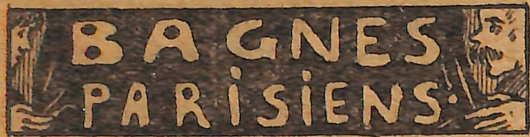
— Votre procès, je m'en bats l'œil ! qu'a répliqué le gas.



A voir tout ce chabonais, les grosses légumes faisaient une sale bobine.

Leurs tronches s'allongeaient d'une aune; on aurait dit qu'ils sentaient déjà les secousses du grand chambard.

Pour terminer chouetteusement cette salope de cérémonie, les conscrits se sont foutus à gauler toutes les chansons révolutionnaires et à pousser des « Vive Ravachol! » faramineux.



## LES MAISONS DE COUTURE

En voilà des affreux bagnes, nom de dieu!

Les pauvres bougresses d'ouvrières sont empiées dans des ateliers malsains au possible.

Et elles doivent y mijoter non seulement toute la journée, mais encore trop souvent une partie de la nuit.

Y a pourtant des commissions d'hygiène qui sont censées veiller à ce que les ateliers soient en bon état... Ouiche! Les jean-foutre qui font partie de ces garces de commissions ne s'occupent que de palper leurs appointements.

C'est comme y a une loi qui interdit la veillée des ouvrières mineures; de même qu'il y en a une qui limite à dix heures la journée de travail pour les femmes.

Ce que les patrons se foutent de ces lois! Oh là là, ils savent bien que c'est du chiquet pour faire gober au populo que la gouvernance s'occupe de lui.

Aussi, ces garces de lois protectrices sont comme si elles n'existaient pas.

Quand y a de la presse, les exploiters font veiller leurs ouvrières à tire larigot, et ne se foutent pas mal de l'âge.

Ce sont des femmes qui font le métier d'inspectrices. Des fois, comme il faut bien qu'elles aient l'air de s'occuper un tantinet de leur affaire, il leur arrive de tomber dans un bain à une heure indue. Oh, ce n'est pas pour les ouvrières que la toupie se dérange, foutre non! Mais bien pour que le patron sache que si elle ne le fait pas piper, ce n'est pas par ignorance.

L'inspectrice arrive, on lui montre un atelier vide, où toutes les camoufles sont éteintes: « Vous voyez, toutes les ouvrières sont parties... »

Oui, elles sont parties... pour aller s'installer dans une pièce à côté.

La garce d'inspectrice n'aurait qu'à tourner le bouton d'une porte pour pincer le patron en faute. Elle ne le fait pas!

Et elle y trouve son profit, nom de dieu: les petits cadeaux entretiennent l'amitié entre singes et inspectrices....

Mince de litanies, si je voulais citer tous les bagnes où ça se passe ainsi.

Une boîte des plus infectes, où on veille continuellement, c'est chez Morange et Sarah Meyer, rue du Helder. Ces exploiters emploient environ 300 ouvrières, et quasiment tous les soirs, y en a une bonne moitié qui veillent jusqu'à des heures impossibles. Des fois, il arrive que des malheureuses ne quittent pas l'atelier avant minuit ou 3 heures du matin.

Et y a pas, foutre, le lendemain faut que les pauvrettes soient là à neuf heures! Et chose infecte, il n'est pas rare qu'au mitan de la journée on les fiche dehors sous prétexte qu'il n'y a plus d'ouvrage. On leur a fait passer la nuit et y a plus de boulot le lendemain... C'est se foutre de leur fiote.

« Le travail avant tout. S'il y a des ouvrières malades, faut les remplacer! »

C'est la maxime que rengaine perpétuelle-

ment Sarah Meyer, une chipie de youtre parvenue, que les millions n'ont pu engraisser. Crédiu, que je rigolerais si un de ces quatre matins, les ouvrières se servaient de ses fesses aussi grasses qu'un manche à balai, pour y piquer leurs aiguilles et leurs épingles.

Pour ce qui est d'espérer que ce maudit système d'exploiter les bonnes bougresses cessera avec des bonnes lois, — c'est se fourrer le doigt dans l'œil jusqu'au coude.

## PAUVRE ALLUMETTIÈRE!

Ces jours derniers les quotidiens ont raconté qu'à la fabrique d'allumettes d'Aubervilliers, une ouvrière a été salement brûlée.

Oh mais, ils n'en ont foutre pas dit long: « peuh, une ouvrière »

Tout leur réservoir de larmes de crocodiles a passé en jérémiades sur les galonnards de Nîmes.

La pauvre gosseline avait 18 ans: elle a été si salement attigée qu'elle en est morte.

Les responsables, y a pas besoin de le dire, ce sont les grosses légumes de la fabrique.

Ce sacré bain est si mal tenu et si mal agencé que les souffrantes traînaient tout le temps par terre. Les ouvrières vont et viennent. Brouf! Leurs cotillons frôlent une allumette et le tour est joué.

C'est ce qui est arrivé à la pauvrette en question. Ces camarades sont vite venues à son secours mais hélas! les couvertures manquaient pour l'envelopper et étouffer les flammes. Il a fallu l'asperger d'eau, — et dame, ça a compliqué son état, — tellement qu'elle en a tourné de l'œil.

Vous croyez que les grosses légumes s'en sont émotionnés?

Y a rien de fait, nom de dieu! Le père de la malheureuse est allé relancer l'administrateur, lui demandant de payer l'enterrement de sa gosse.

C'était bien le moins, mille bombes, que ceux qui l'ont tuée aboulent les funérailles.

Ah ouat! A force, le type a promis quarante balles... mais il n'a fait que promettre.

Les quarante balles sont encore à venir. Le père s'est grouillé et a récolté la galette nécessaire.

Comme dégoutation, c'est bougrement réussi, mille dieux!

Et n'allez pas croire, les camaros, que la mort de cette ouvrière ait amené de l'amélioration dans la fabrique. Foutre non!

A preuve, c'est que pareil accident est arrivé deux jours après à une autre copine. Heureusement, y avait cette fois des couvertes à portée, et on a pu lui sauver la mise.

Hein, crédiu, voilà qui prouve que les bagnes de l'Etat sont aussi dégueulasses que ceux des particuliers.

## MARIANNE LA SALOPE

Y avait trop longtemps, depuis la condamnation à mort du riche copain Foret, que les juges de la Publique n'avaient pas commis de vacherie.

La semaine dernière, ces salauds ont réparé le peu de temps perdu, et ils ont accouché d'une crapulerie tellement carabinée que la rage bleue m'estrangouille rien qu'à y penser.

Ah, les vaches!

Voici, les camaros, de quoi il retourne:

Un bon fieu d'étudiant russe, Savicki, qui s'était foutu nihiliste, par haine du fouetteur de femmes Alexandre III, (à qui tous les républicains français lèchent les doigts de pieds), s'est suicidé à Paris, il y a quelques semaines.

Un salaud, — une espèce de guesdiste pro-

bablement, — l'avait accusé d'être un mouchard, et le pauvre couillon, au lieu de sauter à la gargamelle du cochon qui le calomniait, s'est bêtement escoté lui-même.

Tonnerre de nom de dieu! Si tous les bons bougres que les socialos à la manque traitent de mouchards avalaient des bouillons de onze heures, y aurait bientôt plus de chouettes gâs pour étriper les ventrus.

Mais, j'en reviens à nos moutons, — c'est-à-dire à nos vaches, — puisqu'il s'agit d'enju-ponnés.

Le pauvre Savicki, cul comme trente-six Sadi-Carnot, avait laissé sur sa table deux paquets de babillardes qu'il avait reçues de Russie et de Sibérie. Il aurait voulu que ses copains les lisent et les brûlent après, car elles pouvaient compromettre un tas de bons bougres de là-bas.

Mais, dès que le consul russe eut appris le fourbi il se démancha le troufignon pour se faire remettre les papiers de Savicki, espérant y trouver riche matière à pendaison. Il invoqua, pour foutre le grappin sur les lettres, une salope de loi qui dit que l'héritage d'un esclave du tzar mort en France doit être remis entre les griffes de l'administration russe, c'est-à-dire à la police, — *s'il n'y a pas d'héritiers*.

Or, Savicki a une vieille grand-mère qui perche à Paris et qui a réclamé les flanches avec tout le reste. Tout l'héritage lui revenait, même en s'en tenant à la loi.

Mais, va te faire foutre! La loi et la propri-été, dont ces charognes de bourgeois ont toujours plein la gueule, ça ne compte que pour eux. Ils s'asseoient dessus quand il s'agit d'un prolo.

Le juge de paix du cinquième arrondissement, où perchait Savicki, et qui était chargé de foutre les scellés sur les frusques du suicidé, avait carrément refusé de remettre aux mouchards russes les papiers en question.

Oui, les camaros, c'est comme je vous le dis! Quoi que vous ayez l'air de croire que je me fous de vos fioles: « Un joueur a fait ça? Un enjuponné a refusé de commettre une vacherie?... Pas possible!... » que vous allez brailler.

Oui, les aminches, c'est écornisfistibulisant, mais c'est comme ça!

Ce merle blanc, ce joueur invraisemblable, il existe! Et je vas faire une pétition pour qu'on me le donne afin de le mettre dans un bocal et de l'exposer dans ma salle des dépêches.

Mais, la sale besogne que cet oiseau rare n'a pas voulu faire, les charognes de la [Cour d'appel l'ont commise. Trop heureux, les porcs, de foutre dans les griffes du Grand Pendeur de toutes les Russies quelques riches fieux à étrangler. Aussi, ils ont déchiré la décision du juge de paix du cinquième, et ordonné que les papiers soient livrés aux larbins du tzar.

Quelques rares quotidiens bourgeois ont protesté, mais bondieu, ils n'y ont pas mis de soufle: on sentait qu'ils étaient gênés dans les entournaux par les petits cadeaux que leur fourre l'ambassade russe.

Quand aux bouffe-galette de l'Aquarium, je ne parle que des socialos à la manque, pas un n'a ouvert sa gueule d'idiot, pour cracher quelques chouettes palabres à la tronche des gouvernants et des juges.

Ces sales dépotés ne sont bons qu'à étouffer la belle monouille que leur aboule le populo. Ils sont tellement pourris que Baudin, le moins mouche de toute la bande, n'a pas rouspété, pas plus qu'il n'a eu le nerf de casser sa canne sur la hure de Dupuy, lorsque ce jean-foutre l'a menacé, le 2 mai dernier, du haut du dégueuloir national.

C'est égal, elle va bien la Publique française! Cette sale gadoue, cette Marianne pourrie qui se fait peloter par toutes les crapules couron-



nées, se lâche journellement d'infamies qu'aucun patelin de la boule ronde ne voudrait commettre.

Voyez-vous, les camaros, la Russie demander à l'Angleterre, par exemple, de lui livrer les papiers d'un pauvre bougre, fut-il nihiliste ?

On l'enverrait vite aux chiottes !

Tandis que la France, la misérable patrie des charognes kif-kif Millevoye, Déroulède et cette sale poufiasse de Juliette Adam, dégringole de plus en plus dans l'avachissement.

C'est pour cela que les riches fistons, venus en France par dégoût de leur propre patelin, et attirés par ce mot de République, kif-kif les papillons par une camoufle, en ont vite soupé.

Au bout de quelques mois, à force de relâcher toutes les vacheries de nos grosses légumes, ils n'ont plus au ventre que de la haine, — une haine furibonde ! contre la truie immonde qu'est la R. F.

\*\*\*

C'est pas avec des phrases creuses et de la modération, avec des gnoleries humanitaires et de la chevalerie que les bons bougres arriveront à foutre dans cent mille pieds de merde les charognes qui nous rongent le sang et qui se font les pourvoyeurs des gibets russes.

S'agit de choisir les moyens. C'est pas difficile, foutre !



Il vient de me tomber sous les pattes, je ne sais pas au juste comment, un vieux numéro de la *Dépêche*, un quotidien qui se fabrique à Toulouse, et où, parmi une floppée de collabos, tous plus rossards les uns que les autres, se trouve un des nouveaux alliés de Guesde, le député de Carmaux, mossieu Jaurès.

C'est d'un de ses flanches que je veux jaspiner aujourd'hui, et faire part aux camaros des réflexes qu'il me pousse.

Dans cette garce de tartine, le couillon de bouffe-galette, qui a plus gagné à la grève de Carmaux que toutes les gueules noires ensemble, ne se fait pas prier pour dire qu'il faut porter la bonne parole de la Sociale aux gas de la campluche.

Mais, turellement, sa bonne parole à lui et à ses andouilles de copains est bougrement mouche. Ils font semblant de croire que le paysan n'a pas assez d'estomac pour s'ingurgiter toutes pures les idées de chambardement et d'expropriation. Aussi, ils n'en prennent qu'un tout petit bout, mêlées à une foulditude de couillonades politicardes, — comme l'on vous foutrait dans un verre, un travers de doigt de vin, et crainte que ça vous fasse virer la caboche, qu'on y ajoute les trois quarts et demi de sirop de grenouille.

Ce qu'ils veulent, ces nom de dieu d'oiseaux, c'est se rapapilloter le populo, sans trop foutre la trouille aux messieurs de la haute, — de façon à récolter une ample moisson de torches-cuis électoraux et peupler à leur tour les Aquariums et les Volières municipales.

Mais, du flanche de mossieu le député des gueules noires, je ne veux retenir que ce qui a trait aux syndicats de culs-terreux.

Ben oui, le Jaurès dit qu'il n'est que trop temps que les fistons de la cambrousse se foutent en mouvement pour se grouper, kif-kif les bons bougres des villes.

« Déjà, dit-il, les ceusses de Maraussan, dans l'Hérault, et ceusses d'autres petits patelins du Tarn et du Gers, ont emmanché des syndicats, — faut leur emboîter le pas ! »

Ça ne m'épate pas, vietdaze, de voir les campluchards méridionaux en pincer enfin pour leur émancipation. Je me suis même laissé dire qu'à Perpignan, une charibottée d'entre eux emmanchaient une fédération pour se défendre contre les charogneries des richards, en attendant le coup de chien final qui échenillera ferme cette vermine. Ça m'épate pas non plus, de voir ce foutu nom de dieu de Jaurès pousser à la roue, pour qu'un peu partout se montent de ces groupes de ventres-de-choux.

Ce que veut le type, — pareil à tant d'autres jean-fesse, — c'est faire tourner en comités électoraux ces syndicats où, sous prétexte de s'émanciper du patron et de la loi, on commence à s'en foutre de nouveaux le râble, sous forme de présidents et de règlements. Un syndicat de types assagis, se contemplant le trou de balle pendant quatre ans, en attendant d'envoyer le citoilien un tel à l'Aquarium législatif. Pour tout dire, un syndicat qui n'encoure pas les engueulades de cet autre saloplaud d'Yves Guyot.

Et pécairé, merci bien mossieu Jaurès, on sort d'en prendre, foutre !

\*\*\*

Mais, mille dieux, parce que ce cul-cul veut gâter une bonne chose, faudrait pas pour cela la balayer aux épiluchures. Et Barbassou prétend qu'en disant « zut et merde » à Jaurès et à tous ses pareils, les syndicats et les fédérations ont bougrement du bon et peuvent fiche une rude poussée à la bonne bougresse de Sociale.

Bien sûr, foutre de foutre ! Que de partout surgissent de ces groupes de bons sieux, ayant soupé des salopises de la gouvernance et des proprios, — qu'il en pousse comme des champignons après la pluie, et on pourra faire quelque chose.

Primo, en deux temps et trois mouvements, on enverra tous les candidats à Dache, le perruquier des zouaves. Et cré pétard, comme avec l'association, les prolos sont plus forts que tout seulet, y aura mèche de faire assavoir nos volontés aux jean-foutre.

N'ayant pas abdiqué notre souveraineté un jour de votation, nous pourrons l'exercer effectivement. Par exemple, prenant les gouvernants par la peau du cul, on leur z'y dira gentement : « Mes petits cochons, populo le souverain va vous dire la note qu'il a à solder. »

S'adressant aux richards, toujours en douceur, avec une bonne fourche, on leur dégoisera : « Comme c'est pas vous qui remuez la terre, c'est pas à votre grange, ni à votre cave, que désormais nous porterons le plus clair de nos moissons et de nos vendanges. »

Et foutre, le temps où l'on parlera aux gros colliers sur ce ton est plus près qu'on ne pense.

Le vent qui buffe, vingt dieux, est un rude vent de grève : Grandes grèves chez les angliches, itou à Angers, à Nantes, à Amiens ; celles-là dans le siau, voici qu'à Bordeaux les gas de la bâtisse se grouillent, — et après eux, les mitrons se foutent en branle.

De tout ceci, sans être sorcier, on peut prédire une chose : c'est que, tonnerre de brest, de même que l'empilement des nuages sous le couvercle du ciel amène la pluie, — cet amoncellement de grèves de plus en plus conséquentes, nous mène au grand tréfalgar de la Grève Générale.

Et foutre de foutre, la Grève Générale à la campluche, c'est le refus des impôts, le refus des fermages, le refus du service militaire, — quoi ! le refus de toutes les rosseries qui nous coûtent si cher.

La grève générale, c'est le cul botté au percepteur, l'huissier reçu à coups de fourche, la conduite de Grenoble faite au préfet qui vient trier nos gas.

Comme fin finale, la terre, la bonne terre des riches et des couvents confisquée par les paysans et devenant propriété commune.

Et on dégoulinera tout de go à la proclamation de la Commune Anarchote, ou chacun bouffera à sa faim, aura une belle turne, des nippes galbeuses, et toutes les mille et mille commodités de l'existence.

Et oui, bourrique de dieu, on y marche à grands pas à une grève générale de ce calibre, — qui sera enfrelardée de petites marmites et d'actes de justice sommaire.

Faut s'y préparer ferme, et bibi croit que pour la circonstance les syndicats de culs-terreux ne feraient pas mal dans le tableau.

Le père Barbassou.



Pauvres belges ! — Ah, nom de dieu de godfordom, ils ont voulu en tâter du suffrage universel. Eh bien, savez-vous, on va leur en fourrer jusqu'à plus soif :

En effet, les dépotés belges viennent de pondre une loi qui rendra le vote obligatoire.

Ces sacrés bouffe-galette ont le nez creux : « Pour l'instant, qu'ils se sont dit, le populo est emballé sur la question de votailloirie, il croit que c'est une machine à fabriquer le pain ; mais quand il va en avoir usé, il verra que c'est une grande couillonade et ne voudra plus voter. Faut parer à ça... »

C'est pourquoi, tous les belges qui ne voteront pas, seront foutus à l'amende !



Culasse intelligente. — Les journaux ont lâché les écluses de leurs quinquets : depuis huit jours ils pleurnichent dans les pissotières de leurs quotidiens, sur la crevaision de deux galonnards qu'une culasse a décapités au champ de tir de Massillon, près de Nîmes.

Cette chouette culasse s'est dévissée de son canon, sans faire de bobo aux artilleurs qui l'entouraient ; puis, elle a filé kif-kif un boulet, et est allée à 150 mètres, couper la chique aux deux galonnards.

Si c'eût été les simples troubades que la culasse eut mouchés, on n'aurait pas fait tant d'aryas, nom de dieu !

Et foutre, quitte à voir les quotidiens farcis de lamentations, il ne serait pas mauvais que les gradés étrennent souvent.

Ça avancerait la suppression du métier militaire.



Mouchard échaudé. — Mardi soir, à la foire de la place des Invalos, deux mouches qui se baladaient avec l'espoir de faire une crapulerie ont été reconnus par quelques bons bougres.

C'est pas difficile à dévisager ces bourriques : ils ont des tronches si dégueulatives !

Illico, le populo leur a foutu une volée faramineuse, et l'un des salops a empoché deux coups de surin.

Voilà ce qui peut s'appeler « joindre l'utile à l'agréable » : rigolbocher à la foire et crever la paillasse à des roussins !



Le procès à Baudin. — Le député socialo a été quasiment acquitté par les mar-



chands d'injustice; il s'en est tiré avec 200 balles d'amende, les autres manifestants ont juste eu 25 balles.

Ça, c'est une pichenette que les juges ont foutu sur le pif à Dupuy. Faut pas y voir de l'esprit de justice, foutre non! C'est rien que l'envie de faire la nique à la gouvernance et de se rapapilloter avec le populo.

Faut pas oublier que les élections sont proches et qu'il y a des juges qui vont se foutre candidats.



**Hardi les cipaux.** — La Volière Cipale de Paris n'est rouverte que de l'autre jour. A la première séance Lozé a été passé à tabac, — rien qu'en paroles, malheureusement.

Les cipaux l'ont engueulé comme un pied. Oh mais, foutre, ça n'empêchera pas les sergots de continuer à assommer les bons bougres qui leur tomberont sous le poil.

Toutefois, à retenir la déclaration d'un conseiller cipal : « Le premier agent qui me frappera dans la rue, je le tue ! » qu'il a gueulé.

Je tiendrais à savoir si le populo est autorisé à foutre en pratique la maxime de ce conseiller cipal ?



### BABILLARDE ROUBAISIEENNE

Mon vieux Peinard,

Tu sais, ça se décolle.

« Où ça ? » vas-tu me dire.

Té, mais, à la Volière cipale de Roubaix. Au commencement de leur mandat nos cipaux étaient d'un accord... plus que parfait : ils étaient tout sucre les uns envers les autres ; quand ils étaient en séance, ça marchait sur des roulettes, jamais un mot plus haut que l'autre.

Maintenant, c'est plus ça ! A telle enseigne que dans l'avant-dernière séance on parlait carrément de pots-de-vin que certain conseiller aurait palpe... L'orage couve ! Un de ces quatre matins y aura scission parmi nos cipaux. C'est les votards qui feront une sale poire.

En attendant, il se produit des défections, et certains de nos édiles, retournent leur casaque en douceur.

D'abord, ça a été trois d'entre eux qui ont publié une lettre, déclarant ne plus être internationalistes. Bon ! Après eusses, c'est monsieur le maire qui se déclare *français*, long comme la tour Eiffel. Maintenant, voici Branquart, l'adjoint numéro un, qui reste adjoint, tout en donnant sa démission de membre du grand parti ouvrier.

Pour annoncer sa démission, Branquart a expédié une lettre qui est d'un rigolo à faire pisser une baleine ! C'est une bouillabaisse sur laquelle refouleraient des petits cochons qui auraient jeûné quinze jours.

D'abord ce pauvre Branquart est furieux contre ses copains ; il dit qu'ils lui veulent du mal et qu'on est jaloux de lui.

Pourquoi jaloux ?

Voici : en arrivant à la mairie il a repris un grand café près de l'Hôtel-de-Ville, où il est en train de faire sa petite pelote. Dame, ça fait loucher les autres grands chefs.

De là des bisbilles ; ces moineaux n'ont qu'un dada, celui d'arriver, et comme chacun voudrait arriver premier, celui qui dépasse les autres devient leur bête noire.

Branquart n'en reste pas là ; il continue son cassage de sucre et raconte qu'en entrant dans le Grand Parti ouvrier, il croyait à la sincérité de tous les hommes. Maintenant, c'est plus ça !

Té mais, on n'est donc pas sincère chez les grands chefs collectos ?

Par exemple, ou Branquart devient tout plein pantoufle, c'est quand il explique qu'il aime l'internationalisme, mais qu'il n'en pince pas ; il ajoute qu'il n'est pas patriote, mais que Déroulède a du bon ; pour clôturer, il affirme qu'il a horreur de la guerre, mais que, si on l'envoie se battre, il se fera tuer avec plaisir.

Mon pauvre Branquart, t'es rien pochetée ! Le jour où y aura un concours de gourdiflots, si t'es trop timide pour te porter candidat, je t'appuierai. Et j'en suis sûr : tu auras la médaille !

Espèce de moule, t'as l'air de croire que, si une guerre éclatait entre la gouvernance de France et celle d'un autre pays, le tort serait de leur côté.

Ouais, faudrait y voir !

Si on reluque le Tonkin, le Dahomey, on voit que les Français ne se gênent pas pour envahir le pays des autres. Et pourtant, si on voulait croire les canards bourgeois, ce sont les Tonkinois et les Dahoméens qui ont tous les torts.

Or donc, pourquoi Branquart ne va-t-il pas dans ces pays du diable se faire casser la margoulette en l'honneur de la patrie ?

Que, si on remonte à la guerre de 70, qu'est-ce qu'on reluque ?

Ceci : que les canards bourgeois *français* de l'époque prouvent aussi clair que du jus de chique, que les pros français doivent aller éventrer les pros alboches.

Pendant ce temps, les canards prussiens en faisaient de même de leur côté.

Et si on se rappelle la fameuse dépêche d'Ems, que cette grande charogne de Bismarck a avoué avoir inventée, on tire cette conclusion qu'en 1870, canards français et canards prussiens mentaient comme des arracheurs de dents. Les gouvernants des deux pays avaient intérêt à la guerre, et ils ont graissé la patte des journaliers pour qu'ils fassent voir rouge aux populos.

C'est qu'en effet, la cause de cette maudite guerre pourrait bien être ailleurs : En 70, la propagande socialiste marchait rondement ; c'est en masse que les bons bougres s'affiliaient à l'Internationale. Les grosses légumes voyaient ça d'un mauvais œil : « Une bonne petite guerre serait un riche chopin, qu'ils se sont dit. Tant pis pour celui qui écoperait ! Ça consolidera nos privilèges, ça réveillera le chauvinisme, et, par contre, ça arrêtera la propagande socialiste pendant un bout de temps. »

Ce que ces bandits-là avaient ruminé, ils l'ont exécuté. Et aujourd'hui on sait ce que ça a coûté de sang, de misère et d'argent.

Nos gouvernants d'aujourd'hui sont de même farine que ceux de 70, il se pourrait qu'ils essaient de la même ficelle.

Et une guerre, avec les machines à tuer qu'on construit chaque jour, mince d'abattage que ça ferait !

Eh bien, pour empêcher ça, il faut que chaque bon bougre dise carrément : « Nous ne voulons plus de ces horreurs, et si vous faites la guerre, messieurs les bourgeois, nous profiterons de l'occase pour foutre la garce de société en capitulade — et emmancher sur ses ruines une riche société où y aura plus ni français, ni alboches, ni autrichiens — mais simplement des hommes tous frangins, vivants libres et égaux, et turbinant pour consommer. »

Et foutre, notre manière de parler empêchera bien plus la guerre que les ragougnasses de tous les Branquart de France et d'Algérie.

*Un chouette zigue.*

## LE FIASCO DE LEVALLOIS

Eh foutre, bibi a eu du flair, quand j'ai raconté aux camaros, de fil en aiguille, la crapulerie manigancée par la rousse, contre les copains de Levallois.

Le complot est dans le sciau complètement, nom de dieu !

Tellement que tous les bons fieus qui avaient été sucrés ont été remis en liberté, — deux par deux, pour que ça impressionne moins.

Y en a qu'un qui reste sucré : c'est Vinchon. Et c'est lui que les copains refoutus en liberté accusent d'avoir maquillé le complot.

Si c'est vrai que ce soit lui, — ce que pour ma part j'ignore, — le type qui m'a soufflé le grand tuyau que j'ai dégoisé y a quinze jours, ayant *oublié* de me citer les noms ;

Or donc, dis-je, supposé que ce soit lui, est-ce qu'Atthalin voudrait se venger sur sa carcasse, tout comme il a fait sur la peau de Bri-cou ?

Nom de dieu, ça ne serait pas fait pour encourager les mouchards !

Toujours est-il, mille bombes, que les zigues d'attaque doivent se garder à carreau, tenir leur langue et choisir leurs fréquentations.



### DANS LA BROSSERIE

Y a à Charleville un cochon de patron qui la connaît dans les coins, c'est le fameux Herbillon.

Ces jours derniers, il a payé à ses larbins d'ouvriers un gueuleton à chier partout. La noce s'est passée dans son château d'Haudrecy.

Toute la fine fleur possibilarde y était réunie : les grands citoiliens Prunier, conseiller prud'homme, puis Beaufey un conseiller cipal, Nicolas un candidat, et d'autres encore, nom de dieu !

Voilà un exploiteur roublard : il a trouvé moyen de désarmer les possibilieux. Pour ça faire, il n'a eu qu'à les prendre par la gueule, comme les carpes.

Ah foutre, avec des révolutionnaires si fines bouches, les bourgeois peuvent roupiller sur leurs deux oreilles. Y a pas de pet qu'on les dégraisse !

Ce qu'il y a de rigouillard, c'est qu'à la suite du gueuleton, — comme qui dirait en guise de rincette, — l'Herbillon n'a rien trouvé de mieux que de rogner les salaires de ses pros.

A cette occase, c'est l'Immense-Epateur, le canard du grand pontife Clément qui est drolichon à reluquer. Turellement, au gueuleton d'Haudrecy, la rédaction était représentée par un pique-assiette ; or, foutre, quand on a si bien baffré chez un exploiteur on n'est plus capable de l'engueuler, — c'est tout juste s'il y a mèche de roter.

C'est ce qui arrive, mille bombes : au lieu de traiter l'Herbillon de sale grugeur, l'Immense-Epateur le pelote gentiment et lui dit qu'il est trop intelligent pour ignorer que les pros ont déjà de la peine à vivre et qu'il a tort de les diminuer encore.

Je ne sais si ces pelotages réussiront !

Eh, foutre ce n'est pas en larmoyant qu'on fait caner les patrons. J'ai bien peur que les pros d'Herbillon en soient réduits à utiliser leurs brosses pour se frotter le ventre.

### ENCORE LE TORCHE-CUL

**Montceau-les-Mines.** — C'est encore de cette pourriture de *Croix* qu'il me faut jaspiner, nom de dieu !

Le torchecul de Saône-et-Loire se donne



des airs Nicodème pour dire qu'il est heureux d'avoir reçu quelques coups de tire-pied du père Peinard.

Pauvres empapaoutés ! Il ne vous en faut guère pour vous contenter.

Quant à dire que si je vous ai frotté les fesses, c'est la preuve que votre sale propagande embistrouille le populo, c'est rudement vous pousser du col.

Oui, vos torche-culs se répandent par toute la France ! Oui, ils s'infiltrèrent partout !

Pourquoi ça ?

Simplement parce que les patrons les imposent à leurs ouvriers. — ce qui n'est pas une preuve que vos mensonges sont gobés naturellement.

Allez, jésuitards ! Votre religion est un infect commerce. Le jour où on vous aura enlevé les pépettes que vous barbottez de tous côtés ; le jour où les patrons foutus en latin ne pourront plus vous soutenir,

Vous créverez de vous-même, kif-kif de pustulentes et véroleuses charognes !

### PAYSANS A LA ROUE

Il m'arrive de chouettes tuyaux sur les villages de l'arrondissement de Semur, dans la Côte-d'Or.

La question économique fait bouillonner les cafetières des cultivateurs. Par suite de la garce de sécheresse qu'on endure les paysans sont réduits à quia.

Les prairies sont à sec, le foin ne pousse pas ; conséquemment y a pas méche de nourrir le bétail et il arrive que les pêtrosquins sont obligés de vendre leurs vaches et les autres animaux de labour.

Turellement, qu'est-il arrivé ? C'est que quand les bouchers, ces grands voleurs commerciaux, ont vu qu'on leur offrait du bétail de tous les côtés, ils ont fait la lippe ; si bien qu'ils ont fait baisser les prix et qu'ils achètent pour presque rien.

Si, comme conséquence, ils avaient diminué le prix de la bidoche, y aurait pas eu grand mal. Mais les bougres ne calculaient pas comme ça : ils étaient parvenus à payer le bétail six sous le kilos, mais ils entendaient les dépecer à raison de trente sous.

Les maudits filous profitaient de la situation pitoyable des paysans, pour les exploiter jusqu'à extinction.

Heureusement, nom de dieu, que les culs-terreux ont le nez creux. Quand ils ont vu de quoi il retournait, ils se sont dit : — Nous serions rudement poires de continuer à nous laisser écorcher par les bouchers. Y a plan de faire nos affaires nous-mêmes avec un brin d'entente... »

Et comme les bougres y avaient intérêt, l'entente a été vivement bâclée, nom de dieu !

Au lieu de vendre leur bétail aux bouchers, les campluchards se sont foutus à l'abattre et ils le débitent à un prix moyen.

De la sorte, tout le monde bouffette la bidoche à bon compte, et le vendeur y trouve son bénéfice.

Voilà qui est rupinskoff, foutre !

Eh bien, les gas, vous voyez que c'est pas difficile de faire ses affaires soi-même ?

Vous y venez tout de go, sans qu'on ait besoin de vous pistonner. Seulement, s'agit de ne pas vous en tenir là, et d'arranger votre existence de façon que tous les intermédiaires et toutes les sangsues qui actuellement vous grugent, n'aient plus prise sur vous.

Vous y viendrez, foutre ! C'est pas la mer à boire.

Actuellement, vous boulottez votre bétail, mais cré pétard, c'est pas une solution, ça : que deviendrez-vous après ? Et si la sécheresse dure ?

Ça va être la misère en trente-six volumes !

Du coup, faudra bien en venir à ce que jaspine le père Peinard : n'ayant plus rien à bouffer, on mangera les richards !

Et foutre je crois que mon remède est bougrement meilleur que celui des ratichons.

Par le temps qui court, la vermine noire se grouille ferme, débitant des boniments dégueulasses.

A en croire les curés, la sécheresse est une punition et une vengeance du nommé Dieu, un sacré chameau de vagabond dont nul n'a jamais vu la tronche, ni trouvé la demeure. Il paraît que cet animal est plus dur à amadouer qu'un porc-épic. Pour le contenter faudrait tout le temps marmoter des oremus et faire le jacques à l'église.

Comme le populo a plein le dos de ces mômeries, y a plus rien de fait !

Le nommé Dieu ne l'entend pas de cette oreille : furieux d'être plaqué, il a ordonné au soleil de nous rôtir.

« Pour le calmer, dit le ratichon, faut prier ferme, ne pas démarrer de l'église, brûler des cierges gros comme ma cuisse, — et surtout casquer dur et ferme pour des messes et tout le bataclan... »

Si des niguedouilles suivent ces maudits conseils, leurs derniers quat'sous vont y passer et aussi leur jugeotte et leur nerf.

Mais, quand viendra l'automne, malgré que la récolte ait manqué, faudra tout de même payer le fermage, l'impôt, le notaire et les autres vautours.

Pauvres pêtrosquins ! Vous aurez beau avoir graissé la patte au ratichon, Dieu ne vous viendra pas en aide. Par exemple, le frocard vous sermonnera : il vous expliquera qu'il faut être soumis aux puissants, qu'il ne faut pas ronchonner et que plus vous serez déchargé sur cette terre, — plus vous serez heureux dans l'autre monde.

Tonnerre de brest, si vous avez du flair, vous direz avec bibi qu'il vaut mieux tenir que courir.

Tâchons d'abord d'être heureux dans ce monde. Y a assez de temps qu'on est grugés par toute la racaille de la haute, faut que ça cesse.

Pour ce qui est de l'autre monde, arrive que plante ! On n'y est pas encore, et comme il y a bougrement de chances pour qu'on n'y soit jamais, faut pas s'en foutre martel en tête.

### RICHE EXEMPLE A SUIVRE

Vienne. — Ce coup-ci, les aminches, c'est du nanan que le vieux Peinard va vous servir :

Une bonne bougresse, travaillant au bague Séguin jeune, a foutu une tournée carabinée à son contre-coup, un salaud nommé Copp.

L'atelier Séguin jeune est, kif-kif tous les autres, une galère infecte ; mais depuis que cette bourrique en est le contre-coup, c'est pire qu'une Centrale, cré pétard !

C'est tous les jours des nouvelles vexations qu'il invente :

Ainsi, quand il arrive à une ouvrière de se tromper, il est d'habitude que les camarades donnent un coup de main à la copine qui s'est blousée pour avoir plus vite réparé l'anycroche. De ce fait, le singe y trouve son compte, de même que la tisseuse, puisque le métier reste moins longtemps arrêté.

Ce sale chameau de contre-coup est si gourde qu'il n'a pas encore pu comprendre ça. Si bien que quand il arrive un malheur à une bonne bougresse, le salaud ne veut pas qu'on l'aide.

Autre chose : Si, pour se distraire un peu du turbin abrutissant, une ouvrière chantonne un refrain, pouf ! le marlou lui tombe dessus et l'engueule salément.

Pour les heures de rentrée, c'est kif-kif bourriquot : cinq ou dix minutes en retard, c'est des scènes à tout casser — quand ce n'est pas la porte illico.

Or donc, lundi après-midi, la bonne bougresse en question était en retard juste d'un quart d'heure. Le garde-chiourme n'hésite pas, il lui fout sa courroie à bas.

La riche typesse s'amène, et, reluquant sa courroie par terre, se fout en colère de chouette façon ; elle s'en va trouver le singe et lui demande ce que ça signifie, et s'il a à se plaindre d'elle ?

« Mais non, répond le galeux, ça va s'arranger ; allez dire au contre-maître de remettre votre courroie.

— Moi, m'abaisser à ce feignant-là ? Ah non, alors ! »

Et la moutarde montant au pif de l'ouvrière, elle redescend quatre à quatre les escaliers, tombe sur le type et lui tambourine la gueule à tire-larigot.

Si bien, nom de dieu, que toutes les autres en jubilaient comme des petites folles et claquaient ferme dans leurs mains, approuvant carrément la chouette bougresse — à qui le père Peinard envoie un gros bécot.

### SALE PORC !

Un rude salaud, c'est le contre-maître Jacquemot, de l'entreprise Benoit et Bernier ; des exploiters qui construisent la ligne de chemin de fer de Nantes à Léger.

Quand un prolo a une copine assez gironde, le contre-coup envoie le prolo balader sa viande à une vingtaine de kilomètres, à seule fin qu'il ne puisse s'amener à la maison. Pendant ce temps, le mossieu s'en va faire du plat à la ménagère ; si elle résiste, le cochon n'y va pas par quatre chemins : « Oh, je vous force pas. Seulement, si vous ne voulez pas, c'en est fait de votre mari ; demain il sera renvoyé comme un propre à rien. »

De fait, ça ne manque pas ! Si la bonne bougresse a tenu bon, le lendemain son homme est foutu à la porte.

Jusqu'ici le contre-coup n'a eu à faire qu'à des bonnes têtes, il se pourrait bien qu'il trouve à qui parler un beau jour :

Voyez-vous qu'une riche bougresse ayant l'air d'être gentille avec lui, s'avise de lui couper la chique avec un couteau de cuisine ?...

Ou sans aller si loin qu'elle lui foute une bonne potée d'eau bouillante sur ses flutes à café ?...

Nom de dieu, on dit que chat échaudé craint l'eau chaude, — ça doit bien être kif-kif pour les contre-coups.

### ASTIQUAGE DE GARDE-CHIOURMES

A Saint-Nazaire, y a des riches gas qui n'ont pas frio aux mirettes.

On les remue à la pelle, nom de dieu !

Ces jours derniers, voilà qu'un contre-coup des déchargeurs de navires, qui avait été gendarme dans son jeune âge, a sorti son revolver, faisant mine de tirer sur un prolo.

Ah, nom de dieu, quelle daubée il a reçu !

Les sergots se sont amenés, mais les copains l'ont pris de haut et leur ont carrément déclaré que le bassin était là pour eux ; comme les flicards n'avaient pas envie de boire à cette tasse, ils n'ont pas rouspété.

Outre la tatouille qu'ils ont foutue au contre-coup, les prolos ont exigé son renvoi et l'ont obtenue.

— Autre histoire du même calibre : à la Compagnie Transatlantique, voilà que l'autre jour, le chef d'équipe des peintres a voulu foutre une demie journée à bas, à un ouvrier.

Le bon bougre n'a rien voulu savoir, (il avait d'ailleurs cent fois raison), et il n'y est pas allé par quatre chemins : il a envoyé un marron dans la gueule du chef d'équipe, quèque chose aux petits oignons.

« Et maintenant, bonsoir ! a fait le gas, je vous ai assez vu, je vas prendre mon compte. »

En sortant, comme il s'est à nouveau croisé avec le chef d'équipe qui se tenait la tronche à deux maus, pour lui dire au revoir, il lui a craché à la gueule.

Mille dieux, voilà qui est bon signe !

Si tous les ouvriers se mettaient sur le pied de traiter leurs exploiters de si riche manière, les sales bougres ne feraient pas tant les fiérots.

### AH, MERDE ALORS !

Toulon. — Si les zigues d'attaque emmerdés par la police se font sauter le caisson, kif-kif des artilleurs, y a plus qu'à foutre le manche après la cognée.

Ce que j'en dis n'est pas du battage, les ca-



maros ! Ça s'est passé à Toulon : Minucci, un bon bougre, charbonnier de son état et anarcho par tempérament, s'est logé deux balles dans le ciboulot, pour faire une blague au quart d'œil qui, tous les quatre matins, rapliquait à sa cambuse et foutait son sale pif dans tous les crins.

Eh bien, foutre ! je la trouve mauvaise, et les roussins doivent bien rigoler.

Je sais bien que c'est pas commode de se dépêtrer dans la cochonne d'existence que nous font les jean-foutre. Je sais bien que si, par dessus le marché, on a toujours les vaches sur le dos, la charge peut écraser les plus mariales.

Mais, nom de dieu, quand on est décidé à sauter le pas, c'est col-cul de partir seul ! Pourquoi pas inviter du monde, du monde officiel, et réclamer les violons : en avant la danse ! Ah, pauvre vieux traquin ! Fallait vraiment qu'il ait le coco fêlé par toutes les saloperies de la rousse pour en venir à caner comme un pisse-froid.

Si c'est pas commode de bien vivre, c'est si facile de bien mourir !

Et en musique, nom de dieu. Une musique plus famineuse que l'archet de ce gratte-boyaux des contes de fées qui faisait valser tout le monde aux accords de son jambonneau.

## HARD', LES BONNES BOUGRESSSES

**Nouzon.** — Le bague Leprault, fabrique de paumelles, est sous la coupe d'un directeur nommé Abraham.

Ce fils de Jacob est un cochon de derrière les fagots, et il a pour spécialité d'engueuler les ouvrières de l'usine. Avec les pros, il fait moins d'épates, parce qu'il craint de recevoir un pain sur son gniasse.

Nom de dieu, le jean-foutre ne ferait pas mal de baisser le caquet : les avaros qui viennent d'arriver à un salad de la même boîte devraient lui donner à réfléchir.

Le type en question veut jouer au contre-coup, parce qu'il fait les eaux grasses. La semaine dernière, il donne rendez-vous à une chouette copine, espérant bien user du droit de cuissage.

Va te faire lanlaire ! La bonne bougresse avait eu soin d'avertir une quinzaine d'ouvrières et quand le birbe arrive au rendez-vous, la gueule enfarinée, il tombe au milieu de la bande.

C'est le cas de dire qu'il s'était fourré dans un guépier !

Ah, nom ce dieu, ce qu'il a été agonisé de sottises ! On l'a traité de traînard, de fumier... de tout, de tout ! Et, c'est avec un charivari du diable que les riches filles lui ont fait cortège jusqu'à sa porte.

Or, l'animal est marié, voyez tableau, quand sa femme a reluqué la procession.

Et ça n'a pas été fini, cré pétard, le lendemain, ouvrières et ouvriers ont été l'attendre à nouveau et lui ont fait une riche conduite de Grenoble.

Voilà qui est bath aux pommes, crédiu !

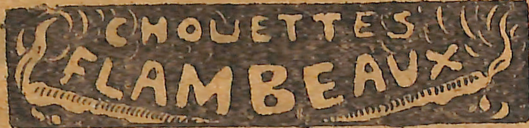
L'animal voudra-t-il encore tâter du cuissage ?

Si oui, les bonnes bougresses se réservent de lui frotter la croupière avec leurs sabots, jusqu'à ce que sa peau en fume.

Et foutre, si, chaque fois qu'un des mocs d'usine se permet de faire des propositions à une copine, il était reçu kif-kif le cochon en question, le droit de cuissage passerait vite de mode.

Le compagnon Lécuyer informe Malatesta et son ami l'ingénieur qu'il a reçu une lettre de chacun d'eux, le 28 mai, qu'il a répondu le 29 sous pli recommandé avec avis de réception et que depuis il n'a reçu ni avis de réception ni réponse ! !

Lécuyer prie Malatesta et l'ingénieur de lui répondre à l'adresse des lettres du 28 mai le plus rapidement possible.



Un nouveau caneton vient de sortir de la coquille : *la Lutte pour la Vie*.

Et foutre, il paraît bien armé pour l'existence et décidé à faire richement la guerre aux burgeois et aux ambitieux.

Le caneton paraît tous les samedis, coûte deux ronds et perche 161, rue de Charenton.

— Y a quelques semaines, le copain Grave a publié chez Tresse et Stock, un chouette bouquin : *la Société mourante et l'Anarchie*, qui n'a que le tort de coûter 55 sous.

Toutes les niguedouilles qui vont pialiant que les anarchos ne savent ni ce qu'ils veulent, ni où ils vont, n'ont qu'à fiche leur blair dans ce bouquin, ils seront renseignés.

— A Bordeaux, quelques camaros viennent de publier une fanche adressé *Aux Grévistes*. Ça tombe bien à pic, nom de dieu ! En effet, après les gas de la batisse, puis les mitrons, voici que les coiffeurs se foutent en branle.

Très galbeux ce flambeau ! Il conclut que seule « la prise de possession de tout le bataclan social donnera à chacun, le pain, le vin, la viande, l'habitat, la liberté et tout le reste. »

— Les riches fistons qui publient à Marseille *l'Harmonie* préparent pour le 1<sup>er</sup> juillet un numéro double, avec des tartines d'Hector France, Kropotkine, Malatesta, Louise Michel, S. Faure, Hamon, Mercier, etc., et de chouettes dessins de Forain et Willette.

## COMMUNICATIONS

### PARIS

— Le groupe d'Etudes Sociales du XVIII<sup>e</sup> se réunit tous les vendredis chez Boudinot, 96, rue des Martyrs.

— Les *Enfants de la Nature*, réunion tous les samedis à 8 h. 1/2, 118, avenue Kléber, salle Janton.

**Saint-Chamond.** — Le groupe les Amis de Ravachol invite les camarades qui voudraient assister au concert-tombola organisé par les copains de Saint-Etienne à demander des cartes aux copains Garinand ou Buisson. Les lecteurs des journaux révolutionnaires sont invités à y assister en masse pour prendre part à la causerie commune qui aura lieu, afin d'aviser aux mesures à prendre pour la propagation de l'idée révolutionnaire pendant la période électorale.

**Saint-Quentin.** — Le *Père Peinard* est vendu et crié par Goumer, rue d'Isle, 68.

**Charleville.** — Réunion du groupe abstentionniste le 11 juin à 6 h. du soir au local convenu. Urgence.

**Nouzon.** — Réunion du groupe *les Dshérités* tous les dimanches, à 7 h. du soir, au Comptoir Nouzonnais.

**Chalons.** — Réunion du groupe *les Sangliers de la Marne*, dimanche 18, à 8 h. du soir, au local convenu.

**Nantes.** — Hamelin, 2, rue Saint-Similien, crie le *Père Peinard* dans les rues et porte à domicile.

**Roubaix.** — Les anarchistes de Roubaix et des environs sont invités à la réunion qui aura lieu dimanche 11 juin, rue d'Inkermann, 144, à 6 heures du soir.

Ordre du jour : les futures élections.

**Besançon.** — Groupe indépendant d'études sociales, réunion tous les samedis, rue d'Alsace, 6, salle réservée, café des Bains, à 8 h. 1/2 du soir. Tous les lecteurs du *Père Peinard* sont cordialement invités.

**Cette.** — Tous les anarchistes sont convoqués, en vue de la propagande à faire contre les élections, café du Gard, rue du Pont-Neuf.

**Amiens.** — Réunion des anarchistes chez Lévêque, 64, faubourg de la Hotoie, à 5 heures du soir, tous les premiers et troisièmes dimanches de chaque mois ; conférences, chants et poésies.

**Bordeaux.** — Les compagnons anarchistes se réunissent le jeudi et le samedi soir, et le dimanche toute la journée, 4, cours St-Jean, au débit. Avis aux camarades de passage.

**Rouen.** — Les ouvriers de la région peuvent s'adresser pour tout ce qui concerne le canard à Jonquais, chez Lemyre, à Malaunay.

**Saint-Nazaire.** — Réunion des copains tous les dimanches après-midi, au restaurant Bertreux, rue de Nantes, en face la gare.

Les copains qui désirent des brochures, des chansons, etc., n'ont qu'à s'adresser à Guillaume.

**Le Havre.** — Le *Père Peinard* est crié dans les rues et porté à domicile par Legouguec, 108, rue de Perey.

**Beaune.** — Le groupe les Niveleurs, réunions hebdomadaires, au local convenu.

— Le *Père Peinard* est crié dans les rues par Peiffer.

**Blois.** — Le groupe des *Toujours prêts !* se réunit toutes les semaines ; il invite les ouvriers désireux d'un meilleur avenir à ses réunions pour discuter les théories sociales.

Le *Père Peinard* est vendu et porté à domicile par Colas Léon, rue Chemonton, n° 3.

**Perpignan.** — Le *Père Peinard* est en vente chez Joubert, kiosque du Palais, place Arago.

**Troyes.** — Un groupe abstentionniste du Quartier-Bas est en formation. Les camarades désireux d'en faire partie sont invités aux réunions qui auront lieu tous les samedis soir, chez Gervais, chand de vins, rue de la Cité, à 8 h.

Tous les camarades, sans distinction d'écoles, sont invités à venir discuter.

**Nantes.** — Les compagnons se réunissent tous les dimanches après-midi, place du Bouffay, chez Mme Moran.

**Toulouse.** — Les journaux et brochures anarchistes sont en vente chez le compagnon Narcisse rue Maurice-Fort, 4, Amidonniers.

**Saint-Denis.** — Réunion des copains tous les samedis, à 8 h. 1/2, chez Godfrin, 428, avenue de Paris. Tous les copains de la banlieue et les lecteurs du *Père Peinard* sont invités.

**Argenteuil.** — Réunion du groupe tous les samedis soir, à 8 h. 1/2, chez Chabert, marchand de vins, 24, rue du Port.

## PETITE POSTE

B. Le Mans — P. Lyon — C. Agen — N. Toulouse — G. Saint-Nazaire — H. Alais — C. La Jasse — O. La Couture — D. Calais — L. Le Mans — B. Hoppe Church — R. Valréas — C. Thizy — G. Saint-Denis — M. Armentières — P. Bordeaux — P. Commentry — M. Pont-à-Vendin — P. Châlons — V. Lille — F. Reims — R. Romans — B. Machiné — M. Roanne — D. Dijon — L. Le Havre — P. St-Etienne — M. Bordeaux — H. Nantes — S. Nîmes — B. Valence — S. Salons — G. Chalons — L. Montpellier — R. Bézenet — A. Roubaix — B. Rennes — P. Lyon — A. Angers — R. Saint-Quentin — P. Bondeville — M. Troyes — E. Langon — A. et L. St-Eloy — T. Mézières. Reçu galette merci.

**Détenu.** — L. Le Mans, 0 fr. 25.

**Pour pousser à la roue de la Sociale.** — L. Le Mans, 0 fr. 25. — C. Lyon, 1 fr. 05. — Un Allumetier, 0 fr. 50.

**H. Alais** — Distribuez-les pour la propagande. — Le copain Broussouloux est prié de donner de ses nouvelles à Estienne François, à Salon.

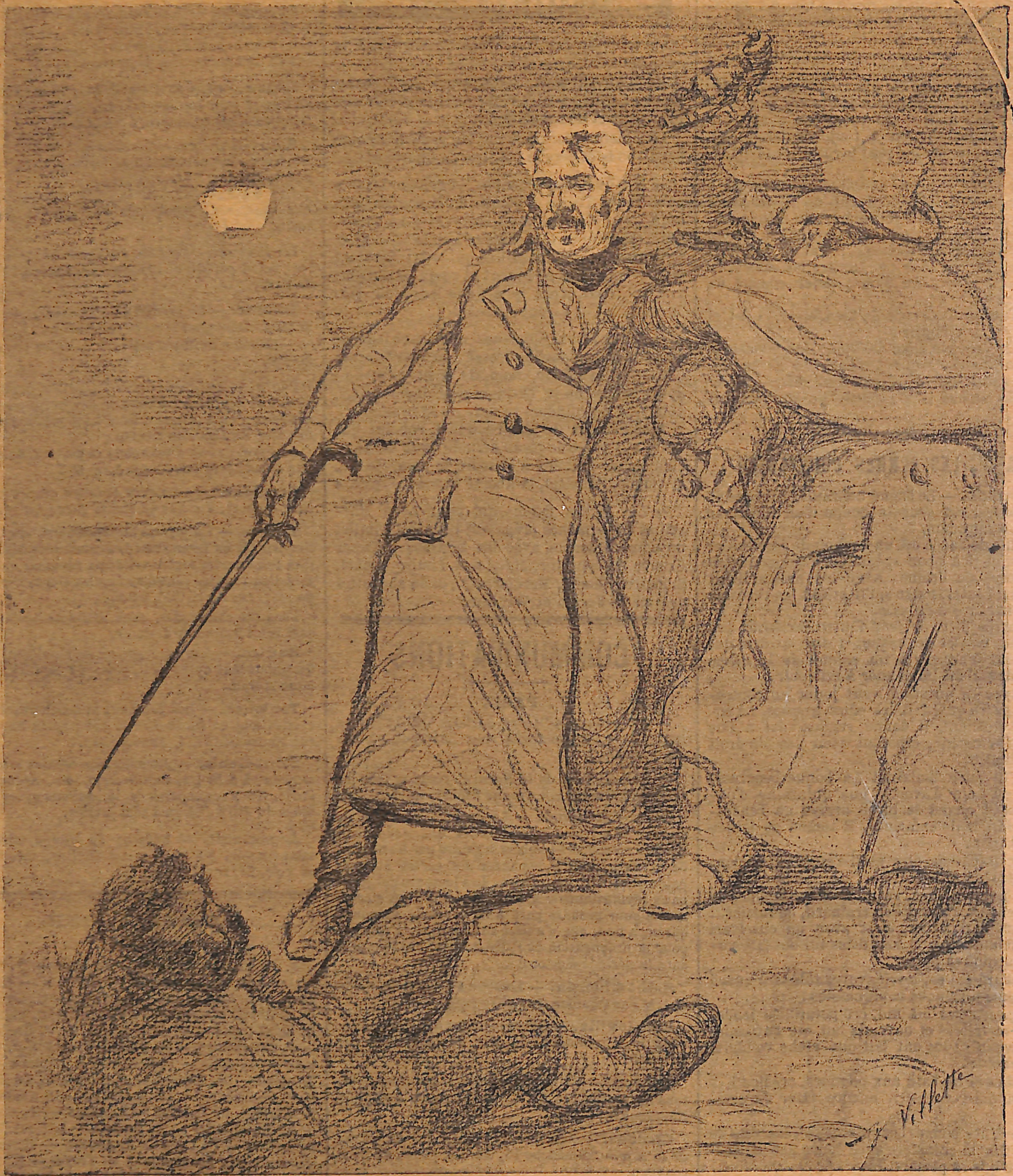
— 28 C. D. et J. D., venez dimanche vers les 10 heures.

L'Imprimeur-Gérant : DELALE

Imprimerie spéciale du *Père Peinard*  
4 bis, rue d'Orsel, Paris



## EN CE TEMPS-LÀ.....



En 1816 les officiers n'étaient pas les amis des mouchards.

Eh oui, nom de dieu, sous Louis XVIII, ces brigands de demi-soldes ne faisaient pas des mamours à la rousse. Ils ne touchaient aux policiers que de la pointe de leurs cannes à épée, — ils avaient le respect d'eux-mêmes.

Aujourd'hui, c'est plus ça ! Les galonnés se maquillent en pékins au premier Mai, pour épier le populo dans la rue ; d'autres, s'en vont au Palais d'Injustice témoignant à côté des sergots, comme ça s'est vu dans le procès à Baudin.

Faut pas nous en plaindre, mille marmites ! Les militaires s'enlèvent eux-mêmes le seul prestige qu'ils avaient près des niguedouilles : la fumisterie de l'honneur ! (*Le Père Peinard*).